

Nouvelles : Le doyen Stanley justifiant sa position théologique : le mouvement théologique en Ecosse

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: Article

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **10 (1877)**

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOUVELLES

Le doyen Stanley justifiant sa position théologique.

Le mouvement théologique en Ecosse.

On sait que ce haut dignitaire ecclésiastique anglais a été en butte à de sévères censures partant des bords les plus opposés : les anglicans fanatiques lui ont reproché son libéralisme intolérable qui lui permet d'ouvrir la chaire de l'abbaye de Westminster à des pasteurs dissidents : les ultra-orthodoxes l'ont vertement tancé pour avoir mal à propos témoigné des sympathies à l'évêque Colenso.

Un ami bienveillant a cru trouver une apologie anticipée de la conduite du doyen dans l'ouvrage que celui-ci a publié — il y a déjà quinze ans — sur l'histoire de l'église juive. L'auteur vient de parler de Samuel comme appelé à servir de chaînon, de médiateur, entre un ancien et un nouveau point de vue.

« Ce n'est que rarement, poursuit-il, qu'on a vu depuis dans l'histoire de l'église chrétienne une époque de perplexité, de transition et de changement semblable à celle qui signala le passage de la première à la seconde période de l'histoire de l'église juive. Toutefois il y a des jours qui rappellent plus ou moins ce temps-là ; des difficultés du même genre ne manquent pas de se produire quand il faut passer d'une génération à celle qui la suit. Dans ces moments-là, il peut, il doit y avoir des caractères rappelant plus ou moins celui de Samuel pour que la transition puisse s'effectuer heureusement. De toutes les individualités de l'Ancien Testament, c'est Samuel qui de nos jours a été le plus souvent mal compris et méconnu, soit par des amis, soit par des adversaires. Et, à l'heure pré-

sente, tous ceux qui entreprennent la rude mission de conciliateur sont en butte aux mêmes attaques. Ils sont assaillis de deux bords opposés : on les accuse à la fois d'aller trop ou pas assez loin ; de dire trop ou pas assez ; chacun les considère de son point de vue exclusif ; nul ne sait le faire du point de vue de l'ensemble. Ces individualités-là ne trahissent pas leur secret à première vue comme Moïse, Elie ou Esaïe ; aussi ne manque-t-on pas de les mettre de côté.

Il y a eu bien des hommes, dans les jours passés de l'église chrétienne, qui ont rempli cette mission ingrate. Lorsque Athanase dans un âge avancé s'avise de réconcilier les partis en présence au concile d'Alexandrie en leur donnant des conseils de modération, Basile ne manque pas de le dénoncer comme le Samuel de son temps. Dans l'époque moderne, même de nos jours, il nous revient à l'esprit le nom de bien des hommes, qui ont gravi ce sentier ingrat dans l'église d'Allemagne, dans celle de France, en Russie, en Angleterre. Où qu'ils soient, quels qu'ils soient, de quelque mépris et de quelques dédains qu'ils soient assaillis, comme leur grand prototype, ils sont occupés à guérir en silence les plaies de leur époque malgré elle : ils sont les bons médecins occupés à rapprocher les os disloqués d'une époque en contradiction avec elle-même ; ce sont les médiateurs tournant les cœurs des enfants vers les pères et ceux des pères vers les enfants. Les hommes de parti, prompts à censurer ou à applaudir, ne leur en savent aucun gré. Mais comme Samuel ils ont une récompense bien plus précieuse dans les David qu'ils élèvent et fortifient en silence à Najoth de Rama, dans les gloires d'une époque nouvelle qui s'ouvrira pacifiquement et heureusement quand ils seront entrés dans leur repos.

Un discours d'adieu adressé récemment par le doyen Stanley aux étudiants de l'université de Saint-André en qualité de recteur nous permet de poursuivre le même ordre d'idées et d'achever ainsi de caractériser la position de l'auteur.

Il s'agissait du progrès dans les sciences théologiques. Il y a d'abord dans la religion, dit-il, un élément essentiellement progressif. Lord Macaulay, dans son célèbre essai sur *l'histoire*

des papes de Ranke, maintient à grand renfort de logique et de rhétorique, que la différence entre la théologie et les autres sciences consiste justement en ceci, que ce qui existait du temps du patriarche Job doit exister au XIX^{me} siècle et se maintenir jusqu'à la fin des temps. Il est hors de doute qu'en religion comme dans tous les grands sujets sur lesquels se porte la pensée humaine il y a un élément permanent et immuable. Néanmoins pour tout ce qui tient à la forme de la religion et en bien des points qui regardent la substance, le paradoxe de notre grand historien est aussi contraire aux faits qu'il serait écrasant pour nos aspirations s'il était vrai. Dans le cours des controverses théologiques on a trop souvent contracté l'habitude d'insister sur les points de désaccord pour méconnaître ceux qu'on maintient en commun. S'agit-il au contraire du passé? on a trop contracté l'habitude de ne voir que l'accord pour méconnaître les différences. Ainsi il est manifeste que la foi d'une époque dans la chrétienté a varié énormément de celle des temps antérieurs. Les variations du catholicisme dans le passé et dans le présent ont été peu s'en faut aussi profondes, aussi étendues que celles du protestantisme. Et en établissant clairement que toutes ces formes ne donnent qu'une connaissance approximative de la vérité, ces variations font ressortir dans tout son jour la vitalité inhérente à la religion elle-même. La manière de concevoir les rapports des hommes entre eux et encore plus avec Dieu a incontestablement changé durant le cours des siècles. Sans parler de l'extinction complète de l'ancien polythéisme, et, pour nous renfermer dans les limites de la foi chrétienne, c'est un des fruits les plus consolants des études théologiques que de permettre de constater la disparition d'un continent entier de controverses jadis en possession du privilège de troubler le monde. Qu'est devenue la créance jadis universelle dans la chrétienté qui faisait de l'eau du baptême une condition indispensable du salut, si bien que les enfants qui n'étaient pas plongés dans les fonts baptismaux étaient condamnés à une perdition éternelle? Ou bien que sont devenues les querelles interminables concernant la prédestination et la justification qui, dans les égli-

ses protestantes, absorbaient l'attention au milieu du XVI^{me} et à la fin du XVII^{me} siècle? Dans quels limbes du passé est allé se perdre le conflit des Burghers et des Antiburghers qui s'évis-sait jadis dans les rangs des presbytériens aujourd'hui unis? qui entend parler de nos jours de la doctrine de la double proces-sion ou de la lumière du Mont Tabor, qui dans le IX^{me} siècle et au XV^{me} toulait tous les esprits dans l'église d'Orient? A leur jour et à leur heure ces problèmes ont absorbé la théologie tout entière; ils occupaient tout l'horizon. Ils sont morts et enterrés: et nous qui sommes debout sur leur tombeau, nous trouvons qu'il est frivole de venir nous dire que la théologie n'a pas changé. Elle a changé. La religion a survécu à toutes ces mé-tamorphoses; c'est là une garantie historique qu'elle pourra survivre, qu'elle survivra à mille autres changements. Ne fit-on qu'éloigner de la voie vivante du progrès ce qu'on peut appeler la matière morte, on obtiendrait un gain positif. Mais nous possédons des preuves plus positives encore établissant qu'on peut à l'avenir faire des progrès en théologie. Sans nul doute, les théologiens doivent se féliciter du caractère sévère, immuable qu'un philosophe sérieux comme lord Ma-caulay attribue à leurs croyances. La maxime des jésuites *Sint ut sunt aut non sint*, a été trop souvent acceptée dans toutes les églises pour qu'aucune ait le droit de se plaindre d'avoir été prise au mot. Mais, déjà du temps de la réformation, nous trouvons des signes incontestables de vues plus profondes; ils sont, il est vrai, exceptionnels et bizarres, mais assez signi-ficatifs toutefois pour réclamer, même alors, pour le christia-nisme la plus large carrière que les découvertes futures peu-vent ouvrir devant lui. Dans sa première confession de foi, le réformateur Knox avait aperçu ce qui avait si longtemps échappé à l'œil des hommes de l'école et des pères, savoir que les formules les plus positives mêmes de leurs propres convic-tions n'étaient pas à l'abri des imperfections et des change-ments: la requête qui sert de préface à ce symbole du réfor-mateur écossais est un exemple de vraie humilité évangélique et un stimulant pour la plus noble ambition chrétienne.

Le doyen Stanley signale la bonne méthode en théologie; il

insiste sur l'importance des définitions claires et sur la nécessité de se rendre compte de ce qui est vital dans le christianisme. Il s'occupe ensuite de la question des miracles, du point de vue moral du christianisme, il trace l'esquisse d'une théologie rationnelle et indique aux étudiants en théologie l'attitude qu'ils doivent prendre.

Tout cela le conduit à s'occuper enfin de la confession de foi de Westminster. Il est peut-être un danger qui menace l'église d'Ecosse comme toutes les autres églises de la chrétienté : l'appréhension que nous entendons quelquefois exprimer que les hommes les mieux doués et les plus cultivés de la génération qui nous suit n'abandonnent la noble vocation du ministère, par suite du manque de liberté qu'on suppose régner dans la carrière pastorale. Le schisme des fortes intelligences, des nobles natures qui de toute antiquité ont rendu l'église d'Ecosse riche des plus beaux dons de Dieu, quoique pauvre en biens de ce monde, serait autrement désastreux que celui du parti des anciennes et des nouvelles lumières. Mais il est justement en votre pouvoir d'arrêter et de prévenir cette tendance. Les attrait du ministère évangélique, les occasions qu'il offre pour le déploiement d'une activité nouvelle, au lieu de diminuer ne font qu'augmenter à mesure que les questions religieuses embrassent un domaine plus étendu que celui renfermé jadis dans les étroites limites de la confession de foi. Il n'y a rien ni dans la constitution de votre église, ni dans l'état du pays qui doive faire de cette confession de foi un obstacle à ce que la vie religieuse prenne parmi vous des formes nouvelles. Je ne suis pas ici pour critiquer et pour déprécier ce vénérable document, qui après être né sous mon propre toit à Westminster, a seul pendant un peu de temps représenté la foi nationale de toute la Grande-Bretagne. S'il contient quelques défauts, des exagérations qui ne se trouvent pas dans nos trente-neuf articles, il s'élève jusqu'aux plus hautes cimes et descend aux plus grandes profondeurs. Du reste ce n'est pas par leurs symboles respectifs que se caractérisent essentiellement l'église anglicane et l'église écossaise. La présente formule d'adhésion à la confession de foi de West-

minster n'est pas plus sacrée que ne l'était celle aux trente-neuf articles récemment modifiée fort à propos par l'intervention du parlement et qui peut être entièrement abolie d'un moment à l'autre, sans aucun dommage pour l'église ou pour l'état. Ce ne sont là que des difficultés passagères, extérieures, qu'il s'agit de surmonter par le patriotisme, par une tolérance mutuelle et par une courageuse persévérance. Soit pour nous, soit pour vous, toutes ces restrictions ne valent ni une seule intelligence bien douée, ni une seule vie de dévouement qu'elles pourraient exclure de l'église.

On voit que la question de la révision de la confession de foi de Westminster intéresse les anglicans eux-mêmes. C'est une raison de compléter les renseignements que nous donnions dans notre avant-dernier cahier sur le mouvement théologique en Ecosse.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le Rév. Macræ, qui a fait contre la confession de foi de Westminster la véhémence sortie qu'on sait, n'a pas manqué d'être sévèrement censuré par son presbytère.

En revanche, l'affaire du professeur Smith, mis en cause par-devant la commission des études de l'église libre, a fort bien tourné. On reprochait à ce novateur d'avoir écrit que le Deutéronome n'est pas de Moïse et que les évangiles synoptiques, d'après tous les témoignages anciens, sont des recueils non-apostoliques de traditions écrites et non écrites, remontant aux apôtres.

La commission des études s'était émue et avait invité le presbytère d'Aberdeen à procéder à l'examen des écrits du professeur Smith, en vue de le poursuivre pour diffamation, si besoin était. Le presbytère se réunit et décide d'avoir une conférence privée avec l'inculpé au sujet de l'article incriminé.

Mais le professeur Smith ne l'entend pas ainsi. Il somme le presbytère se s'expliquer publiquement et de faire connaître ce qu'on lui reproche ; jusqu'à ce que les chefs d'accusation soient produits il décline toute conférence avec le presbytère. L'affaire en était là aux dernières nouvelles¹.

¹ Le professeur a depuis été suspendu de ses fonctions par une déci-

Comme on le pense bien, l'opinion n'a pas manqué de s'é-mouvoir. Ce sont d'abord les étudiants qui se mettent en avant et présentent à leur professeur deux adresses illustres témoignant du grand cas qu'ils font de son caractère chrétien. Le professeur répond que s'il avait cru ses opinions en désaccord avec les principes de l'église, la plus vulgaire honnêteté l'aurait obligé à donner sa démission.

Survient alors l'intervention de cinquante-neuf ministres et de septante-cinq fonctionnaires de l'église libre. « Leur conviction unanime, disent-ils, est que l'église, non-seulement l'église libre, mais l'église chrétienne en général doit procéder avec une prudence extrême en abordant ces questions. Il faut se garder avec grand soin, comme le fait évidemment la confession de foi de Westminster, de tout dogmatisme inutile au sujet de l'histoire littéraire de la Bible ; il faut s'abstenir de porter des jugements précipités sur les prétendues conséquences résultant des opinions défendues par le professeur Smith au sujet de la valeur historique, de l'autorité et de l'inspiration des saintes Ecritures. A leur sens, le conservatisme prudent et digne de ce nom doit se garder de déclarer avec précipitation et assurance que ces vues nouvelles sont fausses et dangereuses ; il faut s'étudier à montrer au contraire comment l'église peut maintenir au sujet de la Bible la grande doctrine qu'elle a intérêt à sauvegarder, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur les points controversés. En attendant, il convient de suspendre son jugement sur les questions portant sur l'histoire littéraire de la Bible et de laisser le soin de les vider au cours ordinaire des controverses. Les manifestants estiment qu'il est plus digne de réserver son jugement que de tomber dans le dogmatisme ; en agissant ainsi on ne compromettra pas la position de l'église qui croit à la révélation divine et à l'autorité de l'Ecriture et on tiendra plus compte du résultat actuel des recherches. Ce dont on a surtout besoin à l'heure présente ce n'est pas de décisions officielles, mais de plus *de liberté de*

sion de l'assemblée générale de l'Eglise libre, qui a du reste prétendu ne rien préjuger sur le fond des débats. Nous reviendrons longuement sur ce sujet dans notre prochain numéro.

discussion : voilà comment on arrivera à mieux saisir la portée doctrinale des problèmes soulevés et à les mieux comprendre qu'on ne le fait. »

Ce langage est instructif et réjouissant : il montre fort bien l'état des esprits en face des questions qui se posent. Evidemment pour posséder cette liberté d'allures si indispensable, il faut comprendre, du moins instinctivement, que la foi de l'église porte sur le contenu même des Ecritures, quel que soit d'ailleurs l'état littéraire du volume. En d'autres termes, c'est le contenu même qui donne la valeur au contenant et non celui-ci qui garantit le premier. C'est là une distinction qu'il importe de rendre familière au peuple de l'église sous peine de le voir s'effrayer grandement par suite de la méprise étrange dans laquelle on l'a laissé tomber. Il n'en faut pas douter, le vrai spiritualisme, la mystique chrétienne reparait en Ecosse comme ailleurs. En dépit des mauvaises habitudes prises dans les écoles ultra-supranaturalistes, on finit par comprendre que l'Évangile est une vie avant d'être une doctrine. Ce n'est pas par la foi à l'inspiration, au canon providentiel, qu'on est conduit à croire au christianisme ; c'est seulement quand on a commencé par être chrétien qu'on est tout naturellement amené à reconnaître dans l'Écriture le document de la révélation qui a commencé par se légitimer au cœur et à la conscience. C'est parce qu'on est chrétien qu'on admet l'autorité de la Bible : on va de Christ à la Bible, comme l'ont enseigné les réformateurs, et non de la Bible à Christ, comme de prétendus orthodoxes ont pris l'habitude de le répéter étourdiment, à la suite de toutes les écoles rationalistes.

Ces controverses écossaises ont provoqué un article de revue dont le titre est à lui seul des plus significatifs : *Du progrès des idées religieuses en Ecosse*. Les Écossais eux-mêmes en sont déjà à s'apercevoir qu'ils ne sont plus stationnaires ! Voici quelques citations de cet article dû à la plume du Dr Tulloch, un des personnages les plus influents de l'église nationale d'Ecosse. Ne l'oublions pas, le mouvement s'accroît dans les trois principales églises du pays, ce fait permet de supposer que le moment psychologique est décidément arrivé.

« Plusieurs signes annoncent, dit le docteur, que l'antique et dure carapace qui si longtemps a enserré la pensée et la vie religieuse en Ecosse va éclater de toutes parts avec une extrême rapidité. A la vérité il y a déjà plus de vingt ans que la catastrophe a été prévue, par ceux qui prenaient vraiment intérêt à la pensée religieuse ou qui avaient l'œil assez pénétrant pour voir plus profond que ces mots de passe, qui comme les superstitions, persistent, exercent de l'influence longtemps après qu'ils sont dépourvus de toute vie. »

L'auteur signale ensuite les circonstances locales qui pendant les dix premières années qui ont suivi la formation de l'église libre en 1840 ont contribué à préparer l'évolution actuelle. Dans les dix dernières années, les idées sabbatiques ont été attaquées par le Dr. Norman Macleod ; l'auteur lui-même publia une brochure contre la confession de foi de Westminster. Ces hommes ont soulevé une violente controverse qui n'a pas encore dit son dernier mot.

D'après le Dr Tulloch, le cas du professeur Smith, dont nous parlions il n'y a qu'un instant, montre fort bien le progrès manifeste qui a déjà été accompli. Il est incontestable, dit-il, que les opinions du prof. Smith devancent de beaucoup, en fait de largeur, tout ce qui a été enseigné jusqu'à présent au sujet de l'Écriture dans aucune église de la Grande-Bretagne. Tout ce qui a été dit sur le même sujet dans les *Essais et revues* qui bouleversèrent le pays d'un bout à l'autre n'est rien en comparaison. A la simple idée qu'il pût être question d'appliquer à la Bible les mêmes règles d'interprétation qu'à tout autre livre, maint homme évangélique se répandit en dénonciations qui lui donnèrent une voix des plus enrrouées. Les autorités épiscopales et littéraires se donnèrent la main pour répudier vigoureusement les spéculations de Colenso prétendant que la législation du Lévitique était postérieure à Moïse. Matthew Arnold lui-même prit les armes pour défendre la Bible ; Charles Kingsley ne perdit pas un instant pour protester contre ce qu'il ne s'était pas donné le temps de comprendre. Quand nous songeons à tout cela, il est vraiment merveilleux de voir avec quel calme les vues du pro-

fesseur Smith ont été accueillies en Ecosse et que la commission des études de l'église libre a déclaré qu'il n'y avait pas de raisons suffisantes pour instruire contre le novateur un procès en hérésie.

Le docteur Tulloch termine son article en signalant le cas du Dr Cuninghame, pasteur et écrivain bien connu. Dans une conférence il s'est exprimé sur le compte de la confession de foi d'une manière plus calme et plus historique, ce qui ne l'empêche pas de signaler avec presque autant de décision les erreurs manifestes et les exagérations de ce document : la fausse théorie de la création ; l'intolérance résultant du pouvoir reconnu aux magistrats dans les questions religieuses ; la doctrine sur la perdition éternelle des païens ; le calvinisme extrême. Il est impossible, dit-il, de lire sans frissonner ce qui est dit de la réprobation dans le troisième article du symbole.

Voici comment se termine l'article du Dr Tulloch. De nos jours les églises ne savent malheureusement pas profiter des circonstances, mauvais signe avant-coureur de ce que l'avenir leur réserve. Les rênes du gouvernement tombent volontiers dans des mains sérieuses mais faibles, qui à force d'activité extérieure et au milieu du bruit s'efforcent de maintenir la machine ecclésiastique en mouvement. Les personnes mieux qualifiées ne se soucient pas de s'occuper d'affaires ecclésiastiques. Une bonne partie de ce qu'il y a de mieux en fait de foi se trouve relégué en dehors des églises ; la mesquinerie des controverses, — qu'il s'agisse de ritualisme ou de doctrine, — repousse toujours plus les personnes intelligentes. Nul ne saurait prévoir où pourra aboutir ce mouvement des idées en Ecosse. En attendant les résultats en sont incalculables. Ce qu'on peut déjà affirmer sans crainte, c'est qu'aucune des églises existantes ne profitera du mouvement qui s'accroît. Le courant de la libre pensée est profond et incontestable dans toutes les églises, même dans les sanctuaires fermés et modérés où il ne se fait extérieurement aucun bruit. Peu à peu il ne saurait manquer de venir un jour où le mouvement partira de tous les coins de l'horizon ecclésiastique. L'église qui aura le plus de chance d'en profiter sera peut-être non pas une de

celles du passé, mais une église plus excellente parce qu'elle sera à la fois plus large et plus catholique que celles qui existent déjà.

Il n'est pas nécessaire d'être très familier avec l'esprit répandu dans les pays de langue anglaise pour reconnaître que c'est décidément là une tendance nouvelle qui cherche à se faire jour. Les obstacles qui retarderont sa victoire seront plus grands qu'ailleurs : le rationalisme orthodoxe qui a pénétré dans toutes les sphères religieuses ne prendra pas aisément son parti de l'abdication qu'on lui propose. D'autre part l'Ecosse est un pays profondément religieux. Si donc la secousse promet d'y être plus violente qu'ailleurs, il y a raison d'espérer qu'elle aboutira à d'heureux résultats. En somme ce nouvel essai de renouveler la théologie de la réformation va s'effectuer au milieu de conditions moins défavorables que dans nos contrées où nous sommes condamnés à ne jamais sortir des infiniment petits. L'épreuve sera donc décisive : ce qui constitue le résidu évangélique des églises du XVI^me siècle en Europe va avoir à opter entre une scolastique épuisée depuis longtemps et les perspectives d'une théologie plus profonde, plus spirituelle, plus chrétienne que celle de la réformation qu'il s'agit de transformer à son tour. Toutes ces circonstances font ressortir l'importance de la grande assemblée des presbytériens qui vient d'avoir lieu à Edimbourg et sur laquelle nous reviendrons. Il paraît difficile que les questions brûlantes du monde ambiant ne soient pas abordées tôt ou tard dans ces conférences périodiques qui peuvent aisément tourner au concile. La moindre mesure prise dans un sens ou dans l'autre ne pourrait manquer d'avoir du retentissement dans le monde entier. Comment ne pas songer aux liens étroits qui unissaient au XVI^me siècle la Suisse et l'Ecosse ? comment ne pas se rappeler l'influence réciproque exercée par les deux pays ? Il est impossible également de ne pas se demander avec une certaine mélancolie où nous en sommes aujourd'hui. Les Ecossais peuvent être mis au premier jour en demeure de donner leur mesure ; aurions-nous donc donné définitivement la nôtre ?!
